

L'École, le lieu du « faire ensemble »

Il est aujourd'hui l'un des théoriciens de l'éducation physique et sportive en France ; le *Nouvel Éducateur* questionne Didier Delignières sur quelques points sensibles...

Le Nouvel Éducateur – M. Delignières, pour les lecteurs du *Nouvel Éducateur* qui ne vous connaissent pas forcément, pourriez-vous vous présenter ?

Didier Delignières – J'ai commencé ma carrière comme professeur d'Éducation Physique et Sportive en établissement scolaire, durant une dizaine d'années. J'ai ensuite travaillé pendant cinq ans au laboratoire de psychologie de l'Institut National des Sports à Paris. Puis je suis devenu professeur à l'UFR STAPS de Montpellier. Je suis actuellement Doyen de cette UFR, et président de la Conférence des Directeurs et Doyens de STAPS. En termes d'enseignement, je travaille essentiellement à la formation des enseignants d'EPS. J'ai mené à ce titre un certain nombre de réflexions sur les conceptions éducatives, la citoyenneté, et les compétences. Je mène parallèlement des travaux de recherche au sein du laboratoire EUROMOV, qui portent sur la coordination des systèmes complexes.

Le NE – Commençons par la question de la citoyenneté. Vous avez beaucoup écrit sur le sujet. Aujourd'hui, aucun enseignant, aucune pédagogie cohérente, aucune discipline même, ne sauraient faire l'impasse sur l'éducation à la citoyenneté. De fait, en France, pays qui se dit démocratique, nous sommes tous des « citoyens ». Mais

quel citoyen sommes-nous et surtout quel type de citoyen notre travail – votre travail – auprès des élèves cherche-t-il à promouvoir ?

DD – La citoyenneté est un terme nomade que chacun définit selon ses intérêts. Pour certains ce sera le fait d'appartenir juridiquement à une communauté (être citoyen français, ou américain), pour d'autres le fait d'accepter les valeurs de cette société (la liberté, l'égalité, la laïcité), pour d'autres, simplement d'être capable de cohabiter sans heurt avec son entourage (la civilité). On a besoin d'avancer un peu au niveau théorique pour travailler sur des définitions opérationnelles au sein de l'École.

Je définis pour ma part la citoyenneté comme la capacité de s'investir positivement dans des projets communautaires. J'aime l'idée de communauté qui renvoie pour moi à des groupes restreints, avec des relations essentielles de proximité. J'ajoute que ces communautés doivent être cimentées par des projets. Une communauté n'est pas un agrégat de personnes qui se ressemblent, mais la réunion d'individus qui poursuivent un objectif commun. Nous appartenons tous à de multiples communautés, des clubs, des associations, et ces collectifs sont essentiels pour l'enrichissement du tissu social.

Le NE – Vous évoquez d'emblée sur votre blog la difficulté de cette visée, notamment pour les jeunes enseignants d'EPS, et ce que vous en dites m'a interpellé parce que j'ai vu dans leurs erreurs de débutants comme la caricature de ce que les non-spécialistes de l'EPS que nous sommes, en particulier à l'école élémentaire, risquent d'être et que nous cherchons précisément à éviter : « Il s'agit surtout de construire une motricité spécifique, de s'approprier les techniques des activités, et souvent d'en restituer la logique sous forme déclarative. » Comment éviter cette posture de technicien, doublement contestable ?

DD – L'EPS a une longue histoire, que j'ai tenté de décrire au travers d'une analyse des « conceptions » qui l'organisent. La perspective techniciste a été très forte à partir des années 60, et tend à perdurer aujourd'hui, même si beaucoup d'enseignants s'en défendent. L'objectif revendiqué est en effet le plus souvent de « construire une motricité spécifique, de s'approprier les techniques des activités ». Les objectifs citoyens, bien qu'affichés et revendiqués, ne sont pas spontanément considérés comme des organisateurs premiers de l'enseignement.

Ceci dit, je ne dénigre pas cette approche technicienne. Je pense qu'il est nécessaire que les élèves progressent, qu'ils améliorent leurs performances, parce que cela donne du

sens à leur engagement. Ceci passe par l'apprentissage de techniques spécifiques, et requiert une expertise de l'enseignant dans l'activité qu'il encadre. J'ai souvent dit que les professeurs EPS ne devraient enseigner que les activités qu'ils maîtrisent personnellement, et je ne pense pas qu'ils puissent maîtriser la quinzaine d'activités sportives qu'ils sont actuellement susceptibles de programmer.

Le NE – Vous distinguez trois pôles : culturaliste, naturaliste et citoyen. Nos propres propositions, à nous éducateurs Freinet, pourraient sans doute se situer à mi-chemin entre les pôles culturaliste et citoyen : il s'agit en effet, par la réalisation de projets sportifs ambitieux et porteurs de sens pour les élèves, de leur « faire acquérir des compétences vectrices d'insertion citoyenne ». Qu'en pensez-vous ? Pouvez-vous donner des exemples concrets ?

6 **DD –** Ce modèle est une grille macroscopique d'analyse des conceptions éducatives. De manière caricaturale, les approches naturalistes visent à enrichir et développer la « nature humaine ». Plus précisément, il s'agira en EPS de développer le corps, la motricité, les « conduites motrices », les « ressources ». Les approches culturalistes sont fondées sur l'appropriation par l'élève de pratiques culturelles. Dans le domaine de l'EPS, on pense évidemment aux pratiques sportives et artistiques. Les approches citoyennes mettent au centre de leurs préoccupations la construction de normes et de valeurs. Bien sûr il ne s'agit que de pôles caricaturaux et la plupart des propositions relèvent de conceptions hybrides. Votre question m'interpelle car je me considère moi-même à mi-chemin entre les pôles culturaliste et citoyen. Je considère qu'il n'y a pas d'enseignement sans contenus, et que ces contenus ne peuvent être que les produits des pratiques scientifiques et culturelles. D'un autre

côté, l'École doit permettre aux élèves de partager un socle de valeurs essentielles : le respect de l'autre, l'acceptation de la différence, la solidarité. Les propositions que j'ai pu faire concernant l'EPS visent à permettre l'intégration de ces deux finalités : appropriation culturelle et citoyenneté. Intégration, c'est-à-dire en évitant leur prise en compte indépendante ou parallèle, ou encore la sujétion de l'une envers l'autre.

Le NE – Vous liez la question de la citoyenneté à celle de la santé, et plus précisément à celle de la santé sociale. Expliquez-nous ce que vous entendez par là.

DD – On a souvent tendance à considérer que santé et citoyenneté sont deux domaines différents. Je me réfère simplement à la définition de l'Organisation Mondiale de la Santé, qui définit cette dernière non pas comme l'absence de maladie, mais comme un état de complet bien-être, physique, mental et social. On voit à peu près ce que la santé physique et la santé mentale représentent. Le concept de santé sociale est plus difficile à cerner. Je pense que la santé sociale est la capacité de s'insérer positivement dans des projets collectifs. C'est justement la définition que j'ai donnée précédemment de la citoyenneté.

Le NE – Faire vivre la citoyenneté au lieu de l'expliquer afin que – je vous cite – « les valeurs citoyennes de la République [n'] apparaissent [pas] hors sol et désincarnées ». C'est le cœur du sujet. Comment faire pour être dans l'action et non dans l'explication ?

DD – L'approche que je préconise en EPS est une pédagogie du projet. De par la nature même des pratiques sociales de référence, il s'agit évidemment de projets dans lesquels l'action, le faire, sont premiers. Le problème n'est pas de disserter sur

la solidarité ou l'acceptation de l'autre, mais de les mettre en œuvre dans des projets concrets. On peut ensuite se demander si une étape d'explicitation est requise dans un second temps, pour peut-être mieux cristalliser ces attitudes chez les élèves. Je n'en suis pas persuadé, mais je considère par contre que le faire est une étape essentielle. C'est l'action qui modifie les attitudes, certainement pas les discours rationnels ou moralisateurs.

Le NE – On conçoit aisément que l'EPS soit un des lieux où l'École peut faire fonctionner le vivre ensemble, d'autant que, dites-vous, « au-delà du fait de travailler collectivement à des projets communs, c'est aussi un lieu où les corps se rapprochent, se touchent, se donnent à voir. L'EPS est concernée de près par les problématiques de l'acceptation de l'autre, du respect des différences ». Intéressant. Vous pouvez développer ?

DD – Même si j'apprécie que dans les récents programmes elle ait été ajoutée à la définition des finalités de l'EPS, je n'aime pas beaucoup l'expression « vivre ensemble ». Je pense que l'École devrait surtout être le lieu du « faire ensemble ». L'idée n'est pas que les élèves cohabitent, mais qu'ils soient capables de coopérer, de s'accepter mutuellement dans une collaboration efficace. L'EPS a cette particularité de ne pas se limiter à une coopération cognitive, mais d'engager les corps, de les mettre en contact.

Souvent, lorsque l'on parle d'hétérogénéité dans les classes, on se demande comment prendre en compte l'hétérogénéité pour que tous apprennent. Mais l'apprentissage fondamental est sans doute l'expérience de cette hétérogénéité et le dépassement des blocages qu'elle peut engendrer. Être capable de coopérer avec l'autre, au-delà des différences

de sexe, d'orientation sexuelle, de couleur de peau, de morphologie, d'origine socioéconomique, de nationalité ou de religion. L'apprentissage fondamental est sans doute une indifférence aux différences.

Le NE – L'image du sport, la médiatisation du sport, la sacralisation des stars promues modèles d'identification improbable pour les jeunes avides de gloire et d'argent, ont fait beaucoup de tort. Comment garder l'envie de « faire du sport » à l'école, envers et contre tout ?

DD – Je n'ai aucun fatalisme par rapport à ce qu'est le sport. Le sport est ce que nous décidons d'en faire. Je rejoins en cela tous les mouvements d'Éducation Populaire qui prônent l'idée d'une pratique sportive responsable, solidaire, éthique et citoyenne. Évidemment, le sport connaît des dérives qui doivent être dénoncées et combattues, sa médiatisation est noyée dans une idéologie condescendante et mystificatrice qui peut illusionner beaucoup de jeunes. Mais c'est le rôle de l'École de permettre aux élèves de construire un regard critique vis-à-vis de ces dérives.

Le NE – À propos de la dimension affective enseignants/élèves, qui est véritablement aujourd'hui un sujet tabou, vous avez été amené, en tant que théoricien de l'enseignement de la pratique sportive, à réfléchir sur la « bonne distance ». Que pouvez-vous nous en dire ? De quoi parle-t-on exactement quand on évoque des relations affectives positives ?

DD – Les enseignants se réfugient souvent dans ce que l'on pourrait appeler une neutralité affective. On retrouve cette neutralité par exemple dans les débats autour de la dichotomie enseigner/éduquer. Beaucoup affirment que l'École doit se contenter d'enseigner, et que l'éducation, c'est-à-dire la construction des valeurs, doit rester l'affaire

des familles. Cette centration sur l'enseignement et les savoirs débouche sur l'idée que l'élève n'est guère qu'un système cognitif confronté aux situations-problèmes qu'on a bien voulu lui soumettre. On se rend bien compte à l'heure actuelle que cette position ne peut plus guère être soutenue.

Je pense que l'élève ne peut être considéré comme un simple « apprenant ». C'est une personne, une entité qui doit être prise en compte dans sa globalité et sa complexité, son histoire et ses aspirations. Ce qui pose le problème de la dimension affective. On n'a pas à aimer un système de traitement de l'information. Mais doit-on aimer ses élèves ? Débat intéressant, rarement ouvert, lieu de tabou et de fantasmes divers, même si beaucoup reconnaissent que des relations affectives positives jouent un rôle essentiel dans la réussite scolaire.

J'ai récemment évoqué l'idée d'une attitude de « bienveillance inconditionnelle », pour décrire l'attitude affective positive que l'enseignant devrait adopter. Il s'agit d'une idée dont les contours doivent encore être travaillés. Mais cette idée interroge surtout la formation des enseignants. Peut-on apprendre en formation initiale à maintenir cette bienveillance inconditionnelle face à chacun de ses élèves ? Doit-on envisager de recruter les enseignants sur leur capacité à la bienveillance ?

Le NE – Vous dissociez le plaisir d'agir du plaisir d'apprendre... assimilables à « plaisir immédiat et plaisir différé ». Expliquez-nous. Quelle est votre position ?

DD – Voici quelques années, j'ai tenté d'introduire la notion de plaisir, dans une optique très précise. Il s'agissait d'inciter les élèves à conserver des modes de vie actifs, tout au long de leur vie. Il ne s'agissait pas uniquement de lutter contre la sédentarité, mais aussi de renforcer

l'identité et l'estime de soi, et de renforcer le tissu social. En fait de renforcer la santé des futurs adultes, santé multidimensionnelle telle que définie par l'OMS. Or nous savons que la motivation principale des adultes qui pratiquent ne réside pas dans des motifs rationnels sur les bienfaits hygiéniques des activités physiques, mais sur le plaisir qu'ils y éprouvent. Je considérerais donc à ce niveau que la construction d'une relation de plaisir à la pratique physique, sportive ou artistique constituait l'acquisition essentielle que les élèves devaient faire en EPS.

Cette thématique a été reprise par divers collègues, qui ont à mon sens considéré le plaisir davantage comme un préalable à l'apprentissage. L'élève devait prendre du plaisir à l'École pour apprendre des choses importantes. Je pense que c'est une impasse. Quoi qu'en dise le bon sens commun, on n'apprend pas en s'amusant. L'apprentissage demande de l'effort et de l'application. Néanmoins, je suis persuadé que l'élève doit apprendre à l'École pour construire une relation de plaisir au savoir.

Je pense qu'il est nécessaire de recadrer théoriquement cette problématique. C'est pourquoi j'évoque actuellement le concept de passion, notamment développé par Robert Vallerand, qui me semble beaucoup plus rigoureux que la notion de plaisir. L'École doit permettre à l'élève de construire des passions pour des objets culturels. Ceci concerne toutes les disciplines : la passion de la littérature, la passion des arts, la passion des sciences, et dans notre domaine la passion des activités physiques, sportives et artistiques.

Le NE – Vous parlez de trois postures qui ont été celles des enseignants – ou en tout cas des théoriciens – de l'EPS au fil du temps : celle du scientifique, celle

du didacticien et celle du coach. Pouvez-vous en dire quelques mots ?

DD – La posture du scientifique revient à considérer que l'EPS est une science appliquée. À partir d'un modèle scientifique du corps (qui peut se fonder par exemple sur des approches physiologiques, biomécaniques ou issues des neurosciences), on va construire une EPS rationnelle qui va développer de manière complète et équilibrée ce corps ainsi modélisé. Les approches naturalistes, telles que je les ai définies précédemment, ont généralement adopté cette posture.

La posture du didacticien repose sur l'identification de savoirs, extérieurs à l'élève, que l'on va ensuite tenter de lui rendre accessibles. Les courants culturalistes, notamment dans les années 90, ont largement développé ce type d'approche. Dans cette optique, les pratiques culturelles sont censées être porteuses de « savoirs savants », que l'on va transposer à l'École sous forme de savoirs didactisés, que l'élève pourra s'approprier.

Ce que j'ai appelé la « posture du coach » n'est à l'heure actuelle qu'une perspective théorique. Il me semble que de plus en plus l'Éducation Physique se positionne clairement dans l'espace de *la formation de la personne et du citoyen*. Dans ce nouveau cadre, l'enseignant n'apparaît plus nécessairement comme le dépositaire d'un savoir identifié qu'il va transmettre à l'élève. L'élève va devoir construire une capacité singulière (c'est-à-dire propre à chacun) à gérer des situations complexes et incertaines. Il me semble que dans cette optique, l'enseignant a surtout un rôle d'accompagnateur, de guide, de compagnonnage, d'assistance, de conseil ou pour reprendre un terme plus actuel, de *coach*. Le rôle d'un coach est d'accompagner la personne dans un parcours de vie, en fonction d'objectifs déterminés. Il me semble

en effet que les évolutions récentes des finalités de l'École tendent à orienter les missions de l'enseignant dans ce sens.

Le NE – **À propos de la posture didactique des années 80 (et je me souviens qu'à l'époque les prof d'EPS m'apparaissaient, en effet, très calés en didactique, et je dirais même, de façon plus globale, en pédagogie), vous précisez : « Elle a permis de rationaliser l'enseignement, parfois à l'extrême, débouchant alors sur une atomisation irréaliste des objectifs et des contenus. » Je pense alors, puisque vous parlez d'extrême et donc peut-être d'excès, à ce « référentiel bondissant » (le ballon) qui a fait couler beaucoup d'encre et de moquerie, et qui a sans doute bien desservi la réflexion sur le sport, y compris dans les mouvements pédagogiques comme le nôtre.**

DD – Le « référentiel bondissant » est un mythe dont nous n'avons jamais pu retrouver de traces écrites, à part dans les discours de certains politiques qui se sont emparés de cette légende pour déconsidérer la réflexion éducative. Mais dans cet extrait où je parle d'« atomisation des objectifs », je pense surtout à la *pédagogie par objectifs* qui a été très populaire dans les années 80 et qui me semble-t-il fait beaucoup de dégâts, avec cette idée que l'on devait disséquer le savoir jusqu'à isoler des unités élémentaires.

On peut décliner à l'infini les acquisitions visées à l'École. Bien sûr, il y a les savoirs et les savoir-faire, qui sont portés par les pratiques scientifiques et culturelles qui légitiment les disciplines scolaires. Mais j'ai évoqué bien d'autres facettes : l'acceptation de l'autre, la passion, etc. On ne peut envisager d'apprendre séparément les savoirs, puis l'acceptation de l'autre, puis la passion. Tout cela doit avancer de concert,

dans un syncrétisme pédagogique cimenté par la construction des compétences. Bien sûr, il est sans doute plus rassurant de penser l'enseignement comme une série d'exercices, chacun focalisé sur l'apprentissage de tel savoir particulier. Mais il s'agit d'une fable pédagogique qui montre vite ses limites. Ce n'est pas ainsi que les élèves apprennent et ce n'est pas ce type d'apprentissage dont les élèves ont besoin.

Le NE – **Quant à la posture du coach : « Ce qui est visé ici, c'est que l'élève construise une capacité d'agir dans des situations complexes, incertaines, collectives, chargées de sens et d'enjeu. » On est bien dans des finalités qui impliquent une éthique de vie, voire une conception philosophique, j'oserais même dire « politique », de la vie...**

DD – Je pense que l'École doit enseigner des compétences. La compétence, c'est ce qui permet en effet d'agir dans des situations complexes, incertaines, collectives, chargées de sens et d'enjeu. La pédagogie des compétences s'oppose à une autre forme de pédagogie, plus traditionnelle, qu'Olivier Reboul appelait *pédagogie des savoirs*. Cette pédagogie traditionnelle était fondée sur l'acquisition séparée de savoirs, isolés pour les rendre plus accessibles à l'élève. La pédagogie des compétences part du principe que les situations de vie sont avant tout gérées en mettant en relation les savoirs, mais aussi des valeurs, du jugement. Je ne suis pas en train de minorer l'importance des savoirs. Mais l'École doit surtout entraîner l'élève à faire fonctionner ses savoirs en synergie, à les pondérer par du jugement et de l'éthique. Si la posture didactique correspond clairement à la pédagogie du savoir, la posture du coach me semble la plus adaptée à la pédagogie des compétences.

Le NE – Mais le terme « coach », même s'il est, ou parce qu'il est « moderne », est si lourd de connotations, de représentations multiples liées à la société libérale d'aujourd'hui, qu'il me choque un peu et – c'est très subjectif – ne me semble peut-être pas à la hauteur de telles visées. D'autant que, je vous cite, « L'EPS ne peut se concevoir isolément des pratiques sociales qui lui donnent du sens ». Comment comprendre ce qui peut à priori apparaître comme un paradoxe ?

DD – J'ai beaucoup hésité avant d'employer ce terme, en effet fortement chargé de connotations peu amènes. On ne doit pas s'arrêter sur les mots, mais sur les concepts que l'on forge (j'ai eu des problèmes similaires avec les « compétences »). J'utilise le terme dans son acception sportive. Le coach, c'est celui qui accompagne et qui s'implique. Il ne s'intéresse pas qu'à une facette de l'individu dont il s'occupe (par exemple ses savoirs, sa technique, sa motivation, etc.). Il prend en compte la globalité d'une personne et de son projet de vie.

Le NE – La question sans doute la plus épineuse pour nous, qui serions pourtant intéressés par la dimension collective de certains sports et ce qu'elle implique dans le rapport à l'autre, c'est celle de la compétition, versus coopération, un des fondements de la Pédagogie Freinet. Comment se sortir de ce qui nous semble être un antagonisme insoluble ?

DD – Je n'ai pas d'approche dogmatique du problème. Parce que je suis culturaliste, j'estime que la compétition est incontournable dans certaines pratiques sportives. Ces pratiques n'auraient aucun sens sans compétition. D'un autre côté, la compétition m'intéresse surtout lorsqu'elle oppose des collectifs, c'est-à-dire lorsque la coopération s'installe dans un collectif, au service d'une compétition entre collectifs.

Le NE – Comment concevoir le sport à l'école primaire, pour nous, éducateurs Freinet, et particulièrement en Méthode naturelle dont les fondements, autres que la coopération, sont l'enfant auteur et ses corollaires, le tâtonnement expérimental et la créativité ?

DD – L'EPS que je propose est avant tout une pédagogie du projet collectif, une pédagogie du « faire ensemble ». Il me semble que le sport, tel qu'il est pratiqué dans la vie réelle (je ne parle pas ici du sport médiatisé, mais des activités pratiquées tous les jours par les gens « normaux »), repose essentiellement sur la poursuite de tels projets collectifs, au sein de

clubs, d'associations, de troupes, ou d'autre groupes plus incertains. Ce sont des pratiques essentiellement citoyennes, au sens que j'ai défini plus haut. C'est quelque chose qu'il me semble intéressant d'importer dans l'École. Mais lorsque je parle de sport, je n'ai pas en tête des notions de technique, de geste juste, de record, même si cela peut s'imposer naturellement à un moment donné. Je pense avant tout à des personnes qui se regroupent, qui se fédèrent autour d'un projet, qui s'entraident et coopèrent, qui partagent des intérêts communs.

**Propos recueillis
par Martine Boncourt**

